

La quête de vérité dans le documentaire

Paul Bocage

Numéro 179, juillet-août 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/49655ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bocage, P. (1995). La quête de vérité dans le documentaire. *Séquences*, (179), 11-11.



Marcel Carné, *ma vie à l'écran*



François Truffaut *le spectacle intérieur*



Citizen Langlois



Ernesto «Che» Guevara, *le journal de Bolivie*

La quête de vérité dans le documentaire

Le documentaire sur les gens de cinéma

Puisque nous célébrons cette année le Centenaire du septième art, il apparaissait à priori opportun que les organisateurs du Nouveau Festival jettent leur dévolu sur des documentaires soulignant la contribution de personnalités renommées du milieu du cinéma. Ainsi, Marcel Carné, *ma vie à l'écran* de Jean-Denis Bonan tente de retracer l'itinéraire artistique et personnel du très talentueux cinéaste français, de son enfance modeste à la réalisation des *Enfants du paradis*, en passant par sa rencontre déterminante avec le poète Jacques Prévert. Si Bonan parvient à établir un climat de complicité entre Marcel Carné et le spectateur (surtout attribuable à la simplicité du vénérable cinéaste), il demeure impuissant à cerner et à restituer les convictions esthétiques d'une des figures de proue du réalisme poétique. Par conséquent, la quête du véritable Carné, metteur en scène, s'avère beaucoup trop succincte pour être convaincante.

Malgré une écriture et un propos plus élaborés que le film précédent, François Truffaut: *le spectacle intérieur* de Vittorio Giacci ne démystifie en rien l'art cinématographique de l'auteur des *Quatre cents coups*. Certes, Giacci a trouvé en Nestor Almendros, Suzanne Schiffman, Claude de Givray et Peter Bogdanovich des interlocuteurs privilégiés pour parler de François Truffaut. Néanmoins, il leur pose des questions qui frisent souvent la banalité. D'où la répétition inacceptable du vieux cliché (sans doute partiellement justifié) faisant de Truffaut un homme timide, sensible, ouvert et passionné par son métier. Virtuellement, le documentaire aurait pu éviter pareil écueil, mais encore eût-il fallu aller au-delà des apparences, reconnaître les contradictions du personnage et synthétiser son œuvre de façon adéquate.

EN RAISON DE LA RECRUESCENCE DU NOMBRE DE DOCUMENTAIRES PRODUITS PAR LA TÉLÉVISION EUROPÉENNE, LE NOUVEAU FESTIVAL A PU PRÉSENTER UNE IMPOSANTE SÉLECTION DE LONGS MÉTRAGES QUI RELÈVENT DE CETTE GRANDE TRADITION CINÉMATOGRAPHIQUE. CETTE ANNÉE, NOUS AVONS ÉTÉ FRAPPÉS DE CONSTATER QUE LA MAJORITÉ DE CES ŒUVRES PORTAIENT SUR LE MONDE ARTISTIQUE ET SES ACTEURS. DOIT-ON CONSIDÉRER CE REGARD DE «L'ART SUR L'ART» COMME LE REFLET D'UN NARCISSISME INHÉRENT À NOTRE ÉPOQUE? TOUJOURS EST-IL QUE LE DOCUMENTAIRE BIOGRAPHIQUE, ARTISTIQUE OU SOCIAL DOIT, AFIN DE RESTER FIDÈLE À SA FONCTION, ADOPTER UNE ESTHÉTIQUE SUSCEPTIBLE DE VÉHICULER CONVENABLEMENT DES INFORMATIONS FACTUELLES, VOIRE UNE VÉRITÉ TRANSCENDANTE, SANS RENONCER POUR AUTANT À L'INNOVATION FORMELLE.

Même si Edgardo Cozarinsky ne se distancie pas suffisamment de son sujet, il réalise en Citizen Langlois une création tout à fait estimable. Celle-ci relate le cheminement singulier d'Henri Langlois, cofondateur et secrétaire général de la Cinémathèque française, jusqu'à sa mort en 1977. Adoptant la démarche du film-enquête, Cozarinsky cherche à effacer la légende qui s'attache à la personnalité de Langlois afin de lui substituer un portrait plus fidèle du controversé collectionneur. Grâce à l'habile agencement de documents d'archives de différentes époques, le réalisateur nous révèle un Henri Langlois méconnu: le metteur en scène de sa propre vie. À défaut d'avoir eu la vocation de cinéaste, l'initiateur de la Cinémathèque française a été assez habile pour dérober les secrets de son âme au regard public. Voilà pourquoi sa passion du cinéma reste aussi mystérieuse que le *Rosebud* wellésien. Sans prétendre à la vérité, Citizen Langlois permet au spectateur de s'en approcher.

Le documentaire biographique

Ernesto «Che» Guevara, *le journal de Bolivie* du Suisse Richard Dindo s'impose comme le plus accompli des documentaires qui ont été projetés dans le cadre du Nouveau Festival. S'appuyant sur le journal qu'a écrit le célèbre révolutionnaire cubain, Dindo reconstitue la guérilla de plusieurs mois ayant opposé

la petite armée guevarienne aux troupes du gouvernement bolivien, ainsi que les circonstances qui ont entouré la mort tragique du «Che». La réussite de la réalisation de Richard Dindo réside essentiellement dans son rapport avec le temps: même si près de trente ans se sont écoulés depuis l'exécution de Guevara, le réalisateur nous donne l'illusion qu'il s'agit d'un événement récent. Au demeurant, cette impression correspond à une réalité bien définie. Depuis son exécution

brutale par un soldat bolivien, le rebelle cubain est devenu une figure légendaire de la Bolivie. Or, ce mythe apparaît beaucoup plus crédible, authentique, que les rumeurs internationales qui circulaient à propos du «Che» au lendemain de sa mort. En inscrivant le parcours de son protagoniste dans un espace dûment observé, le cinéaste parvient à transformer un symbole en être humain.

Pour atteindre à la vérité documentaire, un film de cette nature ne peut évidemment pas négliger un certain nombre de faits, de phénomènes, lesquels sont indissociables du sujet traité. Toutefois, l'abondance de ces données ne doit à aucun moment inhiber la recherche d'un idéal esthétique à laquelle doit aspirer le réalisateur. En somme, la vérité du documentaire représente le point de médiation entre une information rigoureuse et la réussite plastique. La relation de ces deux entités s'avère tellement étroite qu'on ne saurait imaginer l'atrophie de l'une sans l'amoindrissement de l'autre. Dès lors, on ne peut que regretter davantage la standardisation formelle de la quasi totalité des documentaires tournés pour la télévision. Néanmoins, il existe une lueur d'espoir: les Boutet (*Le Chemin brut de Lisette et Romain*), Cozarinsky et Dindo continuent à résister.

Paul Bocage

